

DANIÈLE SALLENAVE

de l'Académie française

SIBIR

Moscou-Vladivostok

MAI-JUIN 2010

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE DON DES MORTS.

PASSAGES DE L'EST.

LE PRINCIPE DE RUINE (« L'un et l'autre »).

LES TROIS MINUTES DU DIABLE (« Folio », n° 2879).

VIOL (« Folio », n° 3189).

D'AMOUR (« Folio », n° 4188).

DIEU.COM (« Hors-série Littérature »).

LA FRAGA (« Folio », n° 4517).

QUAND MÊME (« Le Manteau d'Arlequin »).

CASTOR DE GUERRE (« Folio », n° 4930).

NOUS, ON N'AIMÉ PAS LIRE (« Hors-série Connaissance »).

LA VIE ÉCLAIRCIE.

Aux Éditions Flammarion

PAYSAGE DE RUINES AVEC PERSONNAGES.

LE VOYAGE D'AMSTERDAM OU LES RÈGLES DE LA CONVERSATION.

Aux Éditions Hachette (P.O.L)

LES PORTES DE GUBBIO (repris dans « Folio », n° 2758).

Aux Éditions P.O.L

UN PRINTEMPS FROID (repris dans « Folio », n° 4424).

LA VIE FANTÔME (repris dans « Folio », n° 4187).

CONVERSATIONS CONJUGALES.

ADIEU.

Aux Éditions Autrement (« Les Villes rêvées »)

ROME.

SIBIR

DANIÈLE SALLENAVE

de l'Académie française

SIBIR

MOSCOU-VLADIVOSTOK

mai-juin 2010

nrf

GALLIMARD

Hormis celles des pages 199 et 260,
qui sont de Hugo Natowicz (D.R.),
toutes les photographies sont de l'auteur.

À la mémoire d'Antoine Vitez

Trop souvent la vérité sur [la Russie] est dite
avec haine et le mensonge avec amour.

ANDRÉ GIDE, Avant-Propos
au *Retour de l'URSS* (1937)

Jeudi 27 mai 2010

À cause de son passé, de son histoire, de *mon* histoire, la Russie n'a jamais été et ne sera jamais pour moi une destination ordinaire. Dans l'avion pour Moscou, ce 27 mai 2010 en fin de matinée, au milieu d'un groupe d'écrivains français, je voudrais lire, travailler, me préparer, mais je n'y parviens pas, je me sens comme une enfant, figée d'excitation, de terreur et de joie. En dehors de Moscou, de Saint-Pétersbourg et de leurs environs, je ne connais la Russie que par les livres, je ne suis allée qu'à Nijni Novgorod qui m'avait alors paru très loin à l'est, peut-être à cause de la nuit passée dans le train. Mais cette fois, il s'agit de beaucoup plus : de prendre le Transsibérien jusqu'à la mer du Japon...

Trois semaines vers l'est à travers la steppe, la taïga, d'immenses étendues dépeuplées, des forêts, des grands fleuves, avec un arrêt dans neuf villes sur le parcours, Nijni Novgorod, Kazan, Ekaterinbourg, Novossibirsk, Krasnoïarsk, Irkoutsk, Oulan-Oude, Vladivostok, villes fermées pour la plupart jusqu'en 1991. J'ai l'esprit rempli de lectures, d'images, de réminiscences historiques, la Sibérie est cet abîme dont ont surgi les Huns et ces peuples barbares que l'Empire romain défait n'a pas pu empêcher de déferler... Un

synonyme de froid inhumain, de déportation, de goulag, de mort. Rien ne me permet alors d'imaginer l'explosion bouleversante du printemps sur ces terres dépeuplées.



*En gare de Vladivostok.
Plaque de marbre avec le nom des principales villes
reliées par le Transsibérien*

Après l'Oural, en effet, à 700 kilomètres de Moscou, c'est la Sibérie qui se déroule sur 13 millions de kilomètres carrés et neuf fuseaux horaires. En russe, Sibérie se dit *Sibir*, dont l'origine est incertaine : mot turco-mongol signifiant « le vide » ? ou dérivé du mot russe, *siever*, « le nord » ? « Sibir » est au départ le nom donné par les Russes à un khanat tatar conquis en 1581 par le Cosaque Iermak sur l'ordre d'Ivan le Terrible, le khanat de Touran. Dominée par l'Asie durant trois siècles, la Russie a entrepris à son tour la conquête de l'Est. La dernière ville de Russie est un port, Vladivostok, terminus du Transsibérien sur la mer du Japon.

Dernière ville de Russie, ou dernière ville d'Europe ? Dans l'avion qui nous mène à Moscou, la question ne m'effleure même pas, je pense comme beaucoup de gens (et comme le général De Gaulle !) : l'Europe va de l'Atlantique à l'Oural. Le voyage va ébranler cette certitude. Au fur et à mesure que nous progressons vers l'est, le Transsibérien m'apparaît comme une espèce de grand chasse-neige, poussant l'Europe devant lui. Et le 14 juin, sur le quai de Vladivostok, face au soleil levant, je n'avais plus aucun doute : j'avais côtoyé l'Asie, l'Asie s'était à plusieurs reprises invitée sur mon parcours, mais je n'avais jamais quitté l'Europe. Ce n'était pas le but de mon voyage, c'en a été le résultat, la conclusion paradoxale de cette longue traversée de la Sibérie. La Russie est de part en part un pays européen. À partir de ce petit noyau « Sibir » conquis à la fin du xv^e siècle.

Sous mes yeux, l'Europe s'est étirée tout au long de la voie interminable d'un train mythique, chaque tour de roue scandant, au rythme de ces syllabes étranges « sibir ! sibir ! », les étapes plus souvent sauvages que pacifiques d'une progression vers l'est et d'une conquête.

Je me suis endormie. Quand je me réveille, nous amorçons notre descente. Progressivement, la brume remplace le soleil éclatant de l'altitude.

J'avais oublié que l'aéroport de Cheremetievo était si moderne et si vaste. Nous gagnons Moscou assez vite, à travers une forêt qui s'est beaucoup réduite depuis mon premier voyage (décidément, c'est lui qui m'obsède). Un incident typique de l'époque avait marqué notre arrivée : on avait sur-le-champ réexpédié vers Paris un passager, un garçon maigre et barbu, dans les bagages duquel on avait découvert une collection de bibles. Par la fenêtre, jeregar-

dais les premières isbas, des maisons de bois au cœur d'une forêt épaisse dont les chemins n'étaient pas encore dégelés.

Après ce premier voyage en pleine ère brejnévienne, le deuxième avait eu lieu en décembre 1989, en pleine perestroïka. Le troisième, quelques mois plus tard, pour un court séjour à Leningrad, récemment redevenue Saint-Pétersbourg, dans le prolongement d'un séjour à Helsinki. J'avais emprunté pour m'y rendre un avion chargé de Finlandais qui venaient uniquement se procurer de l'alcool et en consommer : durant le week-end, les couloirs et les ascenseurs étaient remplis de gaillards à la carrure de bûcherons, affreusement ivres... Et les deux derniers au début des années quatre-vingt-dix, en pleine décomposition postsoviétique. Que me reste-t-il de ces voyages ? Quelques détails précis, et surtout une impression générale indélébile. Des objets, un porte-verre de métal de l'hôtel Astoria à Leningrad, une broche en bois peint de Khokhloma, reçue à Nijni Novgorod. Quant aux premières photos, celles de 1977, faites avec un excellent petit Kodak Retinette que mon père m'avait offert pour un de mes premiers voyages lointains, les tirages ne sont plus bons, les couleurs ont viré, il ne reste que des verts éteints, des bordeaux pâles, des reflets cuivrés ou sépia.

En arrivant à Moscou, en ce début d'après-midi de mai 2010, j'éprouve dès les premiers instants une espèce de commotion, un mélange d'enthousiasme, de reconnaissance, d'élan, à quoi s'ajoute une inquiétude dont je ne perçois pas bien les causes. Je ne m'attendais pas à un pareil bouleversement. « Quelque chose » se révèle d'emblée, mais je ne peux encore en dire le nom : une immense promesse ou, au contraire, une fragilité, une menace ? Une renaissance, un bouleversement, un dernier sursaut ? Stigmates du passé, dif-

ficile émergence de l'avenir, présent troublé? Cela serre le cœur, de nostalgie, d'amour, d'une espèce de compassion positive, d'une compréhension intime, presque sans mots. Entre ce moment du 27 mai où nous débarquons à Moscou, et notre retour à Paris le 16 juin, j'entendrai continuellement ces mots, cette admonition : « Il faut sauver tout ça. » Ça, quoi? La Russie? Mais c'est quoi, la Russie? Je ne suis même pas sûre, à ce moment-là de mon voyage, je l'ai dit, de pouvoir répondre à la question : la Russie fait-elle partie de l'Europe? Si oui, jusqu'où? L'Oural? Au-delà? Je ne crois pas à la Russie éternelle, encore moins à la Sainte Russie, et pas bien davantage à l'âme russe. Mais l'évidence est là, dans les rues, sur les visages, c'est comme un appel auquel il n'est pas question de se soustraire.

En un sens, pourtant, dès le premier regard, tout devrait me rassurer : ce n'est plus la Russie que j'avais connue lors de mes premiers voyages, l'atmosphère sinistre de l'époque brejnévienne, ni celle, plus heureuse, de la perestroïka. Encore moins la décomposition générale qui régnait dans les années quatre-vingt-dix, ce grand chaos confus, cette misère visible, ces vieilles femmes faisant la queue, ces chantiers et ces ruines, cette refonte colossale... La Russie d'aujourd'hui n'est plus aussi dégradée, elle paraît immédiatement plus riante, partout surgissent des constructions et un certain air d'aisance — relatif — semble régner. Cependant une ombre plane, se pose. Le discours de l'Occident, constamment et extrêmement négatif, n'en est-il pas responsable? Mais que dire de sa vie, quotidienne, sociale, politique? Est-ce qu'on lui en voudrait encore d'avoir été communiste? Ou d'avoir cessé de l'être? « Trop souvent la vérité sur l'URSS est dite avec haine et le mensonge avec amour », écrivait Gide en 1937. Comme cette

phrase de Gide est vraie ! Il suffit de mettre Russie à la place d'URSS.

19 heures. Moscou, long débarquement des bagages à l'hôtel Younost. Son architecture extérieure est proprement affreuse, il a sans doute été bâti au début des années soixante et, comme son nom l'indique (« Jeunesse »), en rapport avec l'organisation des jeunes communistes (le Komsomol) et l'accueil de délégations étrangères. Le hall est moderne, mais aux étages l'illusion est complète, les chambres sont restées totalement soviétiques, c'est exactement l'hôtel où j'étais descendue il y a plus de trente ans, sur la rive droite de la Moskova. Il s'appelait le Bucuresti, je ne l'ai pas retrouvé. Ses longs couloirs étaient couverts d'un plancher à très larges lattes ; à leur intersection, à chaque étage, régnait une surveillante en uniforme (il y en a encore dans quelques hôtels de Russie, sans uniforme, mais peut-être pas sans mission policière). À l'époque, la *gornitchanäia* gardait la clef de votre chambre dans un tiroir et ne la donnait que sur présentation de la *propiska*, ce passeport intérieur dont tout le monde devait être muni, y compris les Soviétiques.

Ma chambre au Younost est étroite et vétuste — un lit-divan, des meubles de faux acajou écaillé, un tapis plus qu'usé et, dans la salle de bains, ce système que je n'ai vu qu'en URSS : un long tuyau unique, orientable au choix vers le lavabo ou la baignoire... Mes bagages m'encombrent, je n'ai pourtant qu'une valise et ce type de sac avec lequel nous descendrons aux étapes, laissant l'essentiel dans le train, mais la chambre est si petite qu'on peut à peine se retourner, et elle n'a qu'une longue fenêtre étroite. Naturellement, ce qui m'encombre aussi, ce sont les souvenirs de 1977, qui sont ineffaçables. En 1977, Antoine Vitez répétait *Le Tar-*

tuffe en russe pour le théâtre de la Satire et il m'avait proposé de venir voir ses répétitions comme je le faisais presque toujours à Paris ou à Ivry. À cette époque, il était très difficile de voyager en Russie ou même d'y aller seul. Je suis donc partie avec France-URSS. Ce n'était pas mon premier voyage dans les pays du communisme réel. L'automne précédent (décembre 1976), j'avais séjourné à Berlin, et de là j'étais passée chaque jour à Berlin-Est *Hauptstadt der DDR*, « capitale de la RDA ». J'y avais enregistré des images saisissantes du Mur, du passage des check-points, de l'eau noire de la Spree autour de l'île des Musées, et de la juxtaposition de ces deux Allemagnes que tout séparait jusqu'à la caricature.

Mais c'était autre chose d'arriver à Moscou. Bien que libérée (en partie seulement à l'époque) de mes illusions sur le socialisme et les pays qui l'incarnaient, j'étais pénétrée d'un mélange de révérence et de terreur. Le spectacle indéniable d'une grandeur historique, fût-elle criminelle, a toujours quelque chose de fascinant. Ce qui sautait aux yeux, cependant, c'était la grisaille générale, la pénurie, les queues devant les magasins, le délabrement des bâtiments. Presque partout les ascenseurs étaient à l'arrêt, au rez-de-chaussée la pancarte *Na remont!* (« En réparation! ») se balançait tristement à la poignée de la porte. *Ne rabotaiet!* était une phrase qu'on entendait aussi très souvent : « Ça ne marche pas! » « En panne! »

En cette soirée du 27 mai 2010, levée tôt à Paris, je me sens fatiguée, et pourtant la journée est loin d'être terminée, une promenade est prévue vers 11 heures du soir sur la place Rouge...

Mais, d'abord, soirée inaugurale de notre voyage à l'am-

bassade de France, l'ancien palais Igoumnov, du nom du riche marchand qui le fit construire. Il y a une chose que je n'ai pas pu vérifier, même à mon retour : si le marchand Nikolai Igoumnov était ou non un « vieux-croyant ». Cette question du reste ne me tourmentait pas à l'orée de ce voyage : j'ignorais alors la place que les vieux-croyants ont tenue dans les cercles des marchands et des industriels russes. Vue du dehors, l'architecture de l'ambassade me paraît plus frappante que jamais. Barbare, civilisée, asiatique, européenne ? L'incertitude quant à l'avenir de la Russie vous replonge en permanence dans ces questions. Le style d'un bâtiment comme celui-ci, massif, oriental, visiblement d'un néo-archaïsme médité, en dit long sur ces tentations récurrentes qu'a connues la Russie pour se réancrer dans une histoire et un passé peut-être plus mythiques que réels. C'est le même style architectural que celui du grand magasin Goum sur la place Rouge, avec ses toits en forme de tente comme ceux des anciens « térems » ou de Saint-Basile-le-Bienheureux.

À l'intérieur, le rez-de-chaussée de la maison Igoumnov prolonge l'atmosphère « pseudo-russe » de l'extérieur : or sombre des voûtes, murs parés de couleurs plus sombres encore, cuivre, rouge éteint, vert presque noir. Tout est somptueux, barbare, coloré comme pour une représentation de *Boris Godounov*. Ces architectures puissantes, encore nombreuses à Moscou, datent du règne d'Alexandre III, monté sur le trône en 1881. Lourdeur, couleurs archaïques, toits en térem (gynécée protorusse) sont le symbole même de la politique du nouveau souverain : une politique de réaction, en réponse à l'assassinat de son père, le « tsar libérateur ». Autocratisme, russification, durcissement envers les populations allogènes, création en 1882 d'une Section de

protection de l'ordre et de la sécurité publique, l'Okhrana, ancêtre des terribles polices politiques du temps de Lénine et de Staline. Mais aussi, essor économique, développement de la Russie avec notamment, en 1891, la décision de construire le Transsibérien.

Comme tout se tient, comme les choses à venir sont déjà présentes, jusque dans le style, et même dès la façade du palais Igoumnov ! Les révolutions de 1905 et 1917 sont en germe... Lénine, le Transsibérien, le style pseudo-russe cher aux slavophiles, tous ces drames ébauchés... En 1887, deux cents militants des cercles populistes de Moscou sont arrêtés ainsi qu'un petit groupe d'étudiants à Saint-Petersbourg qui préparait un attentat contre le tsar. Ces apprentis terroristes, dont le frère de Lénine, Alexandre Ilitch Oulianov, seront condamnés à être pendus. Tout est là, replié, comme dans les fleurs d'un origami japonais, mais pour qu'elles se déploient il faut un travail intense de remémoration et de lecture. Un voyage se dédouble toujours entre le voyage vécu qui éveille la curiosité, réveille la mémoire et le voyage raconté qui tente d'y répondre.

23 heures, la soirée se termine au palais Igoumnov. L'accueil de nos hôtes officiels, leur intérêt pour notre petite délégation, tout est fait pour augmenter notre impatience de commencer le voyage. Il est près de minuit quand nous nous arrêtons en bas de la place Rouge. C'est à peu près l'heure où j'y étais entrée pour la première fois en 1977, avec A. V., fortement émue. Mais que s'est-il passé ? Le grand théâtre est mort, la place semble ouverte aux quatre vents, elle a perdu son centre, son unité. En fait elle n'existe tout simplement plus, sous cette lumière artificielle, ses monuments paraissent disposés au hasard. Des jeunes en petites troupes

joyeuses, quelques touristes, une rangée d'autocars tournant au ralenti : une photo de voyage, un clip vidéo, rien d'autre. Le Goum et le musée d'Histoire sont décorés de guirlandes d'ampoules (même chose à Pékin sur la muraille extérieure de la Cité interdite). Le mausolée de Lénine n'attire pas un regard.

L'histoire s'est retirée. La place rouge n'a plus de majuscule à son nom, elle ne suscite plus que de l'indifférence. Immense déconvenue.

La première fois que je l'ai vue, il faisait nuit aussi, A. V. était passé me chercher à mon hôtel, nous avons traversé le fleuve, il faisait froid, je n'avais pas de vêtements adaptés, pourtant le dégel avait commencé, la Moskova était libre, alors qu'une semaine plus tard, à Leningrad, la Neva charriait encore des blocs gros comme des voitures à bras. Nous parlions, et soudain, au bout d'une rue courte et étroite, j'ai vu s'ouvrir un espace brillamment éclairé, des murailles de brique rouge crénelées et, sur les tours du Kremlin, ces étoiles géantes en rubis rouge du Caucase qui avaient, en 1937, remplacé les aigles à deux têtes. Il y avait une garde devant le mausolée de Lénine, bunker de marbre façon Art déco, près du mur du Kremlin. Le dessus formait tribune. Aujourd'hui, le mausolée est la plupart du temps fermé. Qu'a-t-on fait de la momie ? Était-ce elle, du reste, dans la crypte, dépouille momifiée, plongée pendant des années chaque mois dans un bain hautement toxique destiné à la raffermir ? Ou un moulage cirieux cent fois rafistolé ?

En ce soir de mars 1977, je me sentais transie d'histoire, d'inquiétude et de froid. Tout ce que je voyais me semblait exaltant, lourd de sens et dangereux. Cela est bien fini. Ai-je raison d'être déçue ? Mais qu'est-ce qu'il me faut donc ? L'histoire grandiose, tragique ? La terreur, ou du moins ses traces ?

Ceuvres de Danièle Sallenave (suite)

Aux Éditions Actes Sud

LES ÉPREUVES DE L'ART.

Aux Éditions des Femmes

VILLES ET VILLES.

Aux Éditions Bayard

L'AMAZONE DU GRAND DIEU.

Aux Éditions Michalon

LETTRES MORTES.

Aux Éditions Stock

CARNET DE ROUTE EN PALESTINE OCCUPÉE.

Aux Éditions Textuel

À QUOI SERT LA LITTÉRATURE ?

NOS AMOURS DE LA FRANCE (en collaboration).

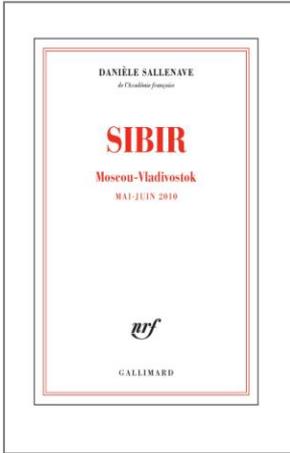
Traductions

Roberto Calasso, LE FOU IMPUR (*P.U.F.*).

Pier Paolo Pasolini, LA DIVINE MIMESIS (*Flammarion*).

ORGIE (*Actes Sud*, «Papiers»).

Italo Calvino, SI PAR UNE NUIT D'HIVER UN VOYAGEUR (*Seuil*, en collaboration avec François Wahl).



Sibir

Danièle Sallenave

Cette édition électronique du livre
Sibir de Danièle Sallenave
a été réalisée le 24 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136414 - Numéro d'édition : 238313).

Code Sodis : N51472 - ISBN : 9782072462740

Numéro d'édition : 238315.